

Parler de soi dans l'(en)quête de l'objet d'étude une socioanalyse réflexive pour cerner la problématique du tourisme

Enjeux épistémologiques et démarches méthodologiques

Dans cette thèse, j'ai choisi de travailler en permanence auprès d'une partie de la population sénégalaise, plus précisément la catégorie des salariés, sur les questions de congés, de vacances, de loisirs et donc de tourisme. Ce choix se justifie parce que la vision actuelle du tourisme au Sénégal ne tient pas compte d'un possible renouvellement de la question lié au fait que les Sénégalais entrent peu à peu dans une société salariale, même si ce salariat ne concerne encore qu'une minorité de la population active. Or, une des contreparties du salariat est l'inscription dans le contrat de travail d'une durée dite de « congés payés »¹. Cela permet de poser la question d'une possibilité d'un tourisme intérieur à partir des congés et vacances des employés.

A cet effet, j'ai opté pour une démarche qualitative reposant sur des observations et des entretiens, auprès d'une population jugée « pauvre » (Bamony, 2010), jusqu'ici considérée comme « disqualifiée » (Paugam, 2000) à la fois dans le monde économique mais aussi dans le monde du tourisme (Sacareau, Taunay, Pevel, 2015). Si cette population est qualifiée de pauvre, car bénéficiant de l'assistance internationale (Simmel, 199), et marginalisée dans la mondialisation touristique², elle reste malgré tout pleinement membre de l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) dont elle constitue pour ainsi dire la dernière strate.

De ce point de vue, j'ai réalisé mon enquête auprès de ces habitants sénégalais, peu légitimés aussi bien sur le plan économique que touristique. Conscient de ma posture de chercheur, j'ai gardé mon rôle et ma capacité à tenir plusieurs points de vue à la fois sur les « *provinces de la réalité* » (Céfal, 2003) observées, même si j'ai eu affaire à un terrain « *proche* » (Beaud et

¹ Selon l'Organisation Internationale du Travail (OIT), les salariés ne seraient encore qu'un tiers de la population active au Sénégal en 2018.

² Dans l'introduction générale au livre qu'ils ont dirigé, Sacarau, Taunay et Peyvel (2015) soulignent que les statistiques de l'OMT ne prennent pas en considération les flux touristiques de ces populations dites émergents qui voyagent à l'intérieur de leurs frontières

Weber, 2010, p.40). En effet, l'enquête a été menée dans mon pays d'origine, le Sénégal, pays dans lequel je garde une « forte proximité sociale et affective » (Bajard, 2013, p.8).

Gestion des émotions, des identités partisans et des savoirs acquis ailleurs : des pièges constants dans la recherche

L'introspection critique du chercheur qui retourne « chez lui » pour pratiquer le terrain invite très souvent à s'interroger sur la manière de se réapproprier le « terrain proche », d'interagir avec son environnement socioculturel, sa propre communauté, et donc à réfléchir sur la question de la position du chercheur par rapport aux situations et aux interactions problématiques. Cela demande aussi de dissocier l'objectivité scientifique et les identités socioculturelles. Pour ma part, il me semblait nécessaire de faire un travail de dissociation et de distanciation, faisant en sorte que la fascination, l'amour, l'admiration et l'affection que j'ai pour ce pays, dont je suis originaire et où je mène mon enquête de terrain, n'exercent pas d'influence sur la manière d'objectiver scientifiquement le travail.

On évoque très souvent le problème de la gestion des identités socioculturelles dans une enquête de terrain, mais il y a aussi celui de la prise de distance par rapport à des événements qui ont plus ou moins transformé ou influencé in situ ou à posteriori nos perceptions, et ainsi intégrer peu à peu de nouvelles manières de voir et de concevoir. En effet, après avoir passé plusieurs années en France, mon retour au Sénégal en tant que chercheur avait également pour défi de prendre du recul par rapport à mon vécu dans la société française pour éviter qu'il exerce une emprise sur la façon de construire mon point de vue sur les réalités des pratiques vacancières et touristiques sénégalaises.

Je dois concéder que j'étais tiraillé entre le besoin de mettre de la distance par rapport à mon état affectif et émotionnel (Weibull, 2011) et le devoir de me départir, comme le recommande Durkheim, des prénotions acquises dans la société française sur la question des vacances et du tourisme. Par émotions, j'entends « *des sentiments ineffables autoréférentiels, qui indexent ou signalent notre degré d'implication dans une situation et la façon dont on l'évalue. Elles sont l'expression d'un vécu, ou à tout le moins la représentation d'une expérience dans l'accomplissement personnel d'une tâche sociale* » (Van Maanen & Kunda, 1989, p. 53, cité par Weibull (2011, p.408)).

Ma posture de chercheur dans la production de connaissances et mon engagement en tant que Sénégalais relevaient de logiques différentes. Mes démarches, mes choix, n'étaient pas uniquement fondés sur des logiques d'ordre scientifique. Ils impliquaient aussi des convictions, des croyances, des systèmes de valeurs qui étaient au cœur de mes réflexions personnelles. Sans en faire le centre de ma démarche, je reviens sur l'existence de ce problème épistémologique dans la recherche, qui mériterait des réflexions plus approfondies. Pour être plus précis, comment le chercheur doit-il faire face aux émotions, aux identités socioculturelles, lorsqu'il mène une enquête sur un terrain proche ? Comment doit-il gérer des savoirs acquis en d'autres lieux pour ne pas tomber dans le piège de la projection ?

Théoriquement, je savais qu'il serait indispensable d'intérioriser une posture mentale solide afin de dissocier ce qui relevait de l'enquête (chercheur) et de mes identités socioculturelles (acteur). Mais dans la pratique, sans être conscient de mes prises de positions, notamment dans les interactions avec mon directeur et les enquêtés, il a fallu que je me heurte à des obstacles, que je saisisse l'expertise de personnes extérieures pour engager une réflexion qui a abouti à des arrangements méthodologiques. En effet, les contraintes étaient considérables quand il s'agissait de restituer les données scientifiques recueillies. Entre jugement de valeur et restitution partisane, la mobilisation et le croisement d'expertises multiples m'ont permis non seulement de relativiser, mais aussi de prendre de la hauteur afin de faire face à ces problématiques qui relèvent de la recherche qualitative.

Prendre de la hauteur par rapport au terrain n'est pas chose aisée, cela demande un travail de mise en relation des expertises extérieures, un retour sur les situations et interactions vécues, une analyse des ressentis et des réactions afin de pouvoir changer la manière d'appréhender les choses. La confrontation de mes idées avec celles d'autres sociologues sollicités notamment lors de rencontres scientifiques, telles que les colloques et séminaires, a contribué aux arrangements méthodologiques, notamment concernant la manière de gérer les contraintes relatives à l'accès de terrain et d'y faire avancer ma pratique.

Les arrangements méthodologiques qui sont survenus lors de la confrontation avec ce terrain n'avaient pas pour vocation de distinguer le vrai du faux, mais de me permettre d'identifier les options qui s'ouvraient à moi, de les saisir et éventuellement de changer ma façon de lire et d'observer les réalités et les pratiques qui se présentaient dans le milieu.

Ainsi, mon entrée et mon maintien en qualité de chercheur, dans cette contrée du monde, un peu à l'écart de la mondialisation touristique (Sacareau, Taunay, Pevel, 2015) supposait le

dépassement du regard « francisé » sur ces questions au cœur du débat actuel sur le tourisme. Je précise que j'utilise l'expression « francisé » car je m'appuie sur le tourisme français pour mieux éclairer le sujet. Ma socialisation dans la société française a influencé dans un premier temps ma conception des vacances et du tourisme. C'est pourquoi il semble nécessaire de pousser la réflexion sur les notions de vacances, de congés, de loisirs et de tourisme, dans un espace traversé par des convulsions diverses (crises, pauvreté, etc.). Mais il fallait aussi bousculer la barrière des injonctions, des catégorisations afin de débusquer dans les pratiques et les représentations sénégalaises ce que signifiaient les vacances, les congés, les loisirs et le tourisme.

Cette tension qui s'est avérée productive m'a permis d'appréhender la façon dont les Sénégalais, dans un contexte de mondialisation des pratiques touristiques, construisent des interprétations individuelles et collectives de leurs situations et de leurs actions. C'est à travers ces actions qu'ils perçoivent ce qu'ils sont, à travers les attributs qu'on leur prête, mais aussi dans leur relation avec l'« autre » qu'ils tentent de rester au plus près de leurs identités réelles (Goffman, 1975). Tout ceci fait partie des raisons pour lesquelles j'ai opté pour une autoanalyse c'est à dire de parler de mon expérience de chercheur en quête de connaissances nouvelles.

Pertinence de l'auto-analyse et utilisation du « je » : quelle validité scientifique ?

Pour les besoins de l'enquête, il était impératif d'aller sur le terrain, donc de retourner au Sénégal. Ce retour au pays avait pour objectif de faire un état des lieux du tourisme et d'interroger les Sénégalais sur la question des vacances, des congés, et du tourisme. Cependant, avec mon arrivée en France, et à cause de ma vision peut-être déformée de la question, du fait de ma socialisation dans la société française, je me suis rendu compte que cette construction de l'objet était éventuellement « trop française ». La comparaison m'a permis de savoir que les concepts exportés avaient du mal à marcher. Ils ont buté sur la complexité culturelle, sociale, politique et économique du Sénégal, ne parvenant pas tout à fait à rendre compte de la réalité sénégalaise.

Cela m'a interrogé ainsi sur l'interaction que je construisais avec mes interlocuteurs, la signification des idées que je projetais sur mes interviewés, une façon de penser qui n'était ni

occidentalisée ni européanisée mais plutôt « francisée » car dépendante de la vision qu'ont les Français de l'histoire des congés payés depuis 1936 (Boyer, 1996).

Le rapport au terrain et la relation aux enquêtés m'ont permis de repenser ma construction de l'objet, de réorienter mes objectifs, de me poser de nouvelles questions, d'étudier de nouvelles hypothèses, de développer de nouvelles réflexions. C'est ici que « l'auto-analyse » (Bourdieu 2004) prend tout son sens. Selon Florence Weber : « Le commencement de l'auto-analyse, c'est de prendre au sérieux les analyses sociologiques sauvages, la sociologie spontanée si tu préfères, que les autres font de vous. Évidemment, en les rapportant toujours aux caractéristiques sociales de ceux qui les effectuent » (1990, p.142).

J'entends par « auto-analyse » la mise en récit d'une partie de mon expérience vécue sur le tourisme, en confrontation avec des auteurs et des théories sociologiques et anthropologiques qui vont me permettre de prendre de la distance aussi bien par rapport à moi-même que par rapport à mon objet d'étude. Je précise qu'il ne s'agit pas d'un récit autobiographique, mais plutôt d'une introspection critique sur le « soi » et le « chez soi » dans la pratique de terrain. En ce sens, je raconte la place que j'occupe dans le milieu, la méthodologie sur laquelle je m'appuie. Il s'agit ainsi d'établir les conditions d'une objectivation scientifique en prenant en compte l'environnement socio-culturel parfois occulté par nos lunettes universitaires.

Le choix de cette autoanalyse s'explique d'abord par le fait qu'elle me permet de passer aux entretiens. C'est-à-dire que les hypothèses formulées à partir de mon expérience personnelle sont confirmées ou infirmées à travers les entretiens menés auprès des salariés sénégalais. Ensuite, par la possibilité qu'elle m'a offert de cerner la problématique des vacances et du tourisme en partant de mon expérience, de pratiquer un retour réflexif sur moi-même, sur mes pratiques de recherches, non pas dans le sens d'un simple divertissement littéraire, comme pourraient le penser certains auteurs qui le qualifient notamment de jeu d'écriture narcissique (Atkinson, 1997), mais comme « *un exercice de réflexivité qui englobe à la fois la science et celui qui la fait* » (Pinto, 2006, p. 437). Plus précisément, il s'agit de « retenir tous les traits qui sont pertinents du point de vue de la sociologie, c'est-à-dire nécessaires à l'explication et à la compréhension sociologiques, et ceux-là seulement » (Bourdieu, 2004, p.11-12) J'incarne ici la posture du chercheur en train de « *s'observer observant* » (Bourdieu, 2003, p. 43). Bourdieu parlait aussi d'avoir « *un point de vue sur son propre point de vue* » (Bourdieu, *Ibid*, p. 46).

L'expérience de terrain est donc à l'origine du choix de cette « auto-analyse » et, ce faisant, de la mise en place d'un dispositif réflexif que Bourdieu qualifie d'« *objectivation participante* » et qu'il définit comme étant « *la conduite d'un ethnologue qui s'immerge dans un univers social étranger pour y observer une activité, un rituel ou une cérémonie, et dans l'idéal, tout en y participant* » (Bourdieu, Ibid, p. 43). De ce point de vue, si les enquêtés sont définis ici comme acteurs, le chercheur lui-même est aussi acteur (Dubet, 1994). De ce fait, j'assume donc pleinement mon statut d'acteur en utilisant le « je », dans cette thèse qui propose une auto-analyse sociologique de mon parcours et une réflexion méthodologique sur les enjeux de cette collaboration entre chercheur et acteur à la fois.

Il est vrai qu'un texte sociologique académique est bien différent d'un texte littéraire ou journalistique, et le fait de s'exprimer à la première personne peut poser la question de la validité scientifique. En sciences sociales, la question de la validité scientifique du « je » a depuis longtemps été sujette à des débats entre chercheurs.

Pinçon et Pinçon-Chariot (1997, p. 11) ne disent-ils pas que « *toute sociologie se devrait de commencer par s'analyser elle-même en train de se faire* » (Piçon M., Pinçon-Chariot M., 1997) ? Je ne prétends pas suivre ici cette recommandation méthodologique. Mais force est de constater que la première personne du singulier est souvent présente en anthropologie sociale. En guise d'exemple je peux citer l'ouvrage de Favret Saada (1985) qui est une référence, notamment francophone et anglo-saxonne en la matière. Enquêtant sur les sorciers et les jeteurs de sort du bocage mayennais, il expose également les capacités du chercheur à se regarder et à se raconter. De la même manière, Georges Balandier a eu aussi recours à cette forme d'écriture, en 1957, dans *L'« Afrique ambiguë »* (Balandier, 1969). Dans cet ouvrage, où l'auteur fait une analyse postcoloniale de la société africaine moderne, Balandier s'appuie sur un récit de soi. Enfin, je peux citer Claude Lévi-Strauss, qui s'exprime à travers le « je » dans son célèbre *Tristes Tropiques* (Lévi-Strauss, 1955), récit à la fois ironique et mélancolique qui place le chercheur dans une double posture d'ethnographe et d'autobiographe. Recourir au « je » ethnographique m'incite aussi à recourir parfois, dans la construction de ce travail, au dialogue (Stoller, 1989), ou l'expression de sentiments (Riesman, 1974).

Ce « je » est peut-être audacieux mais je l'assume et je le soumets aux critiques en ayant la conviction que l'« ethos » du chercheur se doit être anti-« protectionniste » (Boyer, 2006, p. 864). Popper (1973, p. 286) écrivait à ce sujet que :

« Des idées audacieuses, des anticipations injustifiées et des spéculations constituent notre seul moyen d'interpréter la nature, notre seul outil, notre seul instrument pour la saisir. Nous devons nous risquer à les utiliser pour remporter le prix. Ceux parmi nous qui refusent d'exposer leurs idées au risque de la réfutation ne prennent pas part au jeu scientifique. » (Popper, 1973[1959], p. 286).

Sans essayer de me justifier, mais par souci d'expliquer les raisons de ce choix, l'utilisation d'un « je » dans cette thèse n'a pas pour but de mettre en avant un ego, ni à me valoriser en tant qu'individu. Ce « je » est un « je » lucide, rationnel qui cherche à s'approcher d'une neutralité et d'une vérité objective sans jamais être certain de l'atteindre. Malgré les critiques qui sont formulées à l'endroit de ceux qui l'utilisent, ce choix est un choix narratif, ni plus, ni moins. L'approche narrative met l'accent ici sur le récit de l'expérience de soi qui est le fondement de mes pratiques et trajectoires de terrain. C'est sous cette optique narrative que mes pratiques de terrain et mon expérience personnelle observées conjointement font l'objet d'un examen critique approfondi. Le discours est ici un outil d'analyse de moi, des autres et des situations auxquelles j'ai été confronté.

Toutefois l'utilisation de la première personne tout au long du début de cette thèse ne signifie pas que j'enterre l'option de l'écriture à la première personne du pluriel. Dans la deuxième et troisième partie de la thèse, j'ai souvent fait appel au « nous », consciemment, sans chercher une légitimité particulière.

Présentation de la recherche empirique

Dans cette présentation de la recherche empirique, je tente d'explicitier la manière dont j'ai mis en récit le processus de construction de mon objet en mobilisant des éléments de « terrain » mais également « hors terrain », notamment par la mise en relations de phénomènes, de surgissements d'imprévus, d'expériences et d'interactions, de questionnements et d'intuitions etc.

Ces situations qui n'ont a priori qu'un rapport contingent ou indirect au terrain, n'ont cessé de nourrir mes réflexions. Il pouvait s'agir notamment de conversations impromptues sur la question des vacances que je cherchais à transformer en terreau scientifiquement recevable. Je me suis donc inscrit dans la pensée de Bourdieu en adoptant une posture réflexive se

traduisant par une « objectivation du sujet de l'objectivation, du sujet analysant, bref, du chercheur lui-même » (Bourdieu, op. cit, p. 43), et en activant tous les instruments de la « *vigilance épistémologique* » (Scarfò Ghellab, 2015). Bourdieu explique cela très clairement :

« La sociologie la plus critique est celle qui suppose et implique la plus radicale autocritique et l'objectivation de celui qui objective est à la fois une condition et un produit de l'objectivation complète : le sociologue n'a quelque chance de réussir son travail d'objectivation que si, observateur observé, il soumet à l'objectivation non seulement tout ce qu'il est, ses propres conditions sociales de production et par là les "limites de son cerveau", mais aussi son propre travail d'objectivation, les intérêts cachés qui s'y trouvent investis, les profits qu'ils promettent. » (Bourdieu, 1978, p. 68).

Si l'enquête repose sur l'élaboration, plus ou moins codifiée et explicitée, de scénarios qui précèdent et cadrent mon travail empirique, il semble intéressant de mettre à jour cette part d'imaginaire qui précède l'engagement empirique et face à laquelle prend sens l'imprévu. Quant à la notion d'imaginaire, il faut reconnaître l'ambiguïté qui la caractérise (Leblanc, 1994, p.415-434). En effet, « *elle renvoie à la fois aux significations communes propres à un collectif social et à la capacité créatrice des sociétés et des hommes. Autrement dit, l'imaginaire désigne à la fois un univers symbolique objectivé et un espace de capacités d'énonciation et de transformations symboliques.* » (Barrère, Martuccelli, 2005, p.55-79).

C'est en ce sens que tout au long de la première partie de ma thèse, je me permets de revenir sur les moments initiaux particuliers de ma recherche, c'est-à-dire le temps où l'on tente de planifier et d'ordonner ses activités, où l'on cherche sa place, où les premières situations d'imprévus surgissent, où la méthodologie des investigations empiriques repose sur des « *fictions* ».

C'est aussi le temps où, à tâtons, on cherche à définir les enjeux de son sujet, à se familiariser avec la littérature existante afin d'affiner les premiers contours de son objet et de sa problématique. C'est finalement le temps où les premières questions pertinentes commencent à se révéler. Plus que de simples souvenirs, ce travail de reconstruction est donc un travail de conversion et de traduction scientifique.

Ces temps racontent et rappellent les processus matériels et immatériels par lesquels je suis parvenu à mon univers d'enquête, où j'ai été conduit à m'interroger sur les formes et les fonds

de mon sujet, ce qui m'a permis de définir et d'enrichir les contours de mon objet. Je suis donc allé puiser dans les dynamiques exploratoires du terrain, ce que Lourau (1988) nomme le « texte » (l'article ou l'ouvrage savant) et le « hors-texte » (le journal de terrain) (Ibid.,1988), pour exposer le processus qui a favorisé l'élaboration épistémologique de mon objet. J'explique clairement dans cette première partie la façon dont j'ai construit mon raisonnement et ma démarche méthodologique.

À travers un ensemble hétérogène de données, de représentations, de pratiques, d'expériences etc., j'ai tenté de déparcelliser mon objet de recherche, à savoir les vacances, les congés et le tourisme, qui n'ont pas été des données facilement perceptibles. Bien que clairement défini dans son aspect physique, cet objet « tourisme » reste assez insaisissable (Akrich, 2006, p.159-178). J'ai également dégagé une portée socio-anthropologique dans l'interprétation des faits en m'inspirant de l'ethnométhodologie³. Mon choix de l'approche ethnométhodologique s'explique par le fait que je cherche à mettre en lumière les pratiques touristiques observables, implicites, accomplies par les Sénégalais au sein de leur espace national. Cette démarche similaire à l'approche ethnométhodologie justifie ainsi mon choix. A ce propos, Karl Popper écrit : « *La nature rationnelle et empirique de la science tient à la manière dont celle-ci progresse, c'est-à-dire à la manière dont les savants choisissent parmi les théories qui s'offrent à eux afin de retenir la meilleure ou (si aucune d'elles n'est satisfaisante) exposent les raisons qui leur font rejeter l'ensemble des théories existantes, indiquant par là même certaines des conditions à remplir pour qu'une théorie soit satisfaisante* » (Popper, 1985, p.319-320).

Je me suis donc référé à l'ethnométhodologie développée dans les années 1950 par le sociologue Harold Garfinkel. Il s'agit d'un courant de la sociologie qui cherche à comprendre, à la suite des travaux de d'Alfred Schutz, la manière dont les individus entre eux constituent quotidiennement le sens du social (De Fornel Ogien, Quéré, 2001). Autrement dit, comme l'énonce Marcel Mauss de « *voir les choses sociales elles-mêmes, dans le concret, comme elles sont* » (Mauss, 1950), sans préjuger.

³ L'ethnométhodologie est un courant de la sociologie américaine né dans les années 1960. Il s'est d'abord installé dans les campus de Californie avant de gagner d'autres universités américaines et européennes, notamment anglaises et allemandes. L'importance théorique et épistémologique de cette perspective nouvelle de recherche tient à la rupture radicale qu'elle opère avec les modes de pensée de la sociologie traditionnelle.

Ce terrain de recherche m'a imposé de me situer aux frontières de la sociologie et de l'anthropologie tout en conférant un statut important à la description ethnographique. Je privilégie la description à l'explication théorique. Ma description tente d'envisager la question du tourisme dans sa globalité, de présenter un compte rendu sur ce que j'ai observé à travers une auto-analyse sociologique. Je dresse des listes, j'établis des états des lieux, je procède à des inventaires dans l'objectif d'épuiser mon objet. Car, force est de reconnaître que tout objet, avant d'être considéré comme un fait scientifique, est d'abord construit. En pratique, il s'agit de « *dénaturaliser* » les « *objets* » qui nous entourent. La compréhension de ma démarche passe donc d'abord par une reconstruction narrative de mon accès et de la place occupée sur le terrain d'enquête comme cela sera détaillé dans les lignes qui suivent. Mais avant de procéder à ce récit, je vais essayer de définir et de montrer la validité scientifique de l'auto-analyse sociologique.

L'expérience d'un voyage entre socialisation, peur, incertitude

« Je ne parlerai donc que très peu de moi, de ce moi singulier en tout cas, que Pascal dit haïssable... » (Bourdieu, 1997, p. 44)

Les prémices d'un départ en France

L'attente avait commencé tôt à l'aéroport Léopold Sédar Senghor de Dakar. Après l'enregistrement des bagages, deux files d'attente s'étaient formées pour l'embarquement. Les voyageurs qui attendaient dans le hall, selon leur ordre d'arrivée, progressaient lentement pour passer le contrôle de la police et de la douane. De temps à autre, un gendarme demandait aux voyageurs d'avancer, de suivre la file. Je portais un petit sac en bandoulière dans lequel j'avais mis tous les papiers nécessaires pour le voyage, notamment pour les vérifications d'identité, à savoir mon passeport, ma carte d'identité, et bien entendu mon billet d'avion. Je tenais à la main un petit carnet qui contenait toutes les informations nécessaires pour le bon déroulement de mon voyage et de mon séjour en France. Muni de certains documents tels que guides de voyages, cartes, qui ne sont utiles que lorsqu'on est à l'extérieur de son environnement habituel (Waugh, 1982), nous donnons à penser que nous sommes en situation de voyage. Aussi, le simple fait d'utiliser ces accessoires liés au tourisme confirme d'une certaine façon qu'on est en voyage et donc contribue à créer des conceptions personnelles de l'identité de voyageur (Andrews 2005 ; Baerenholdt et al. 2004 ; Crouch et Desforges, 2003).

Selon l'OMT (Organisation Mondiale du Tourisme) (2008) : « *un voyage désigne le déplacement d'une personne depuis le moment où elle quitte son lieu de résidence habituelle jusqu'à son retour : il s'agit donc d'un voyage aller-retour. Les voyages des visiteurs sont des voyages touristiques* »⁴. Le voyage ne peut se résumer à un déplacement dans le temps et dans l'espace, la surveillance des mobilités et l'identification des personnes (Noiriel, 1998) faisant partie intégrante des dispositifs de mobilités ou « des contraintes liées aux déplacements ». Ainsi le passeport, le visa et les pièces d'identités sont un ensemble de documents qui autorisent le voyage. Ces pratiques de contrôles aux frontières (Duez, 2015) empêchent un

⁴ Organisation des Nations Unies. (2008). Guide pour l'établissement des recommandations internationales sur les statistiques du tourisme, p.15.

« étranger » de circuler librement dans un autre espace national (Noiriel, *op. cit.*). Cela montre que l'expérience du voyage ne va pas de soi, elle implique de suivre des règles pour ceux qui voyagent en avion, telles qu'enregistrer ses bagages, montrer son passeport (Urry, 2000) etc.

Rousseau écrivait que : « *Tout ce qui se fait par raison doit avoir ses règles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé n'est rien.* » (Rousseau, 1762, p.704).

Ainsi il est possible d'établir une typologie des voyageurs. Certaines personnes voyagent pour des raisons économiques (Laacher, 2005). D'autres se déplacent pour recevoir des soins rendus nécessaires par un handicap physique : on peut alors parler de *mobilités thérapeutiques* ou mobilités de santé (Sakovan, 2005). A cela s'ajoutent ceux qui voyagent sous des prétextes plus ou moins futiles, comme les voyageurs qui se déplacent par mer ou par terre par simple oisiveté ou ennui, par ostentation ou encore pour satisfaire leur curiosité... Enfin, il y a celui qui bouge par nécessité, à savoir le voyageur délinquant et criminel, infortuné et innocent (Sterne, 1986).

Je préciserais, pour les raisons « économiques » : il y a une différence entre le voyage d'affaires et les migrations liées à la pauvreté. Il y a aussi les déplacements pour études (comme moi), les grandes compétitions sportives....

Je me suis déplacé autant par nécessité que par « envie » de voyager. Je me rangerai aussi dans la catégorie du voyageur curieux certes, mais également motivé par un ici incertain et le fait que je m'ennuyais. Ce voyage est aussi lié à une démarche de recherche de la « connaissance », toutes les observations faites (découvertes, spectacles vus) pouvant être incluses dans l'expérience du voyageur à la fois curieux et réflexif (Wagner, 2007, p.58-65).

Cette mobilité qui est la première expérience de voyage que je vis, ne peut être perçue comme un simple voyage oisif, une simple errance ou vagabondage. Elle répond aux exigences d'instruction et d'apprentissage inscrits dans ma « carrière biographique » (Flipo, 2015). En effet, mon départ est motivé par la recherche d'un futur, grâce aux études à l'étranger, un souhait partagé par de nombreux étudiants sénégalais. En effet, dans l'imaginaire collectif et le mien, cela facilitera mon insertion et mon ascension au sein de la hiérarchie sociale de mon pays. Cela s'apparente à ce que souligne Anne Catherine Wagner dans le texte sur « la place du voyage dans la formation des élites », dans lequel elle explique que les voyages à

l'étranger favorisent une forme de distinction sociale (Wagner, 2007, p.58-65). Ce projet de mobilité peut être alors compris comme une « stratégie », au sens de de Certeau (1980), face à l'incertitude et à la précarité d'un « ici », où une bonne partie de notre temps est consacrée à gérer des préoccupations liées à un avenir trop souvent incertain. Toutefois, il faut souligner que ce désir de mobilité est aussi teinté de l'envie de découvrir un pays d'accueil quasi inconnu et d'acquérir une expérience de mobilité internationale.

En cela, une telle expérience migratoire permet de me qualifier en quelque sorte d'« entrepreneur transnational » (Cesari, 2002) dans la mesure où je cherchais à tirer profit du différentiel du niveau de vie entre le Sénégal et la France sans pour autant renoncer aux attaches avec mon pays d'origine (Wihtol, de Wenden, 1999).

Une autre question importante est celle de la différence entre la migration et le tourisme qui sont deux des formes de mobilités. En effet, selon la définition des Nations Unies, reprise par Dehoorme (2006, p.7-36), la migration implique : *« les déplacements exceptionnels, entraînant l'installation durable dans un lieu autre que le lieu d'origine, et s'accompagnant d'un changement de lieu de résidence habituelle »*. Thumerelle (1986, p. 13) a abondé dans le même sens en mettant l'accent sur : *« le franchissement d'un certain nombre de seuils de rupture : caractère irréversible ou de longue durée du déplacement, distance entre points de départ et d'arrivée suffisante pour amener sinon une rupture totale du moins une modification profonde dans l'espace de vie habituel du migrant »*. La migration se distingue donc du tourisme. Elle renvoie à un déplacement temporaire ou définitif de son milieu de vie habituel vers un nouvel espace de vie, alors que le tourisme est un changement temporaire du cadre de vie (Tremblay, Dehoorme, 2018). Si le déplacement du touriste est d'une durée limitée, le migrant, lui, peut rompre définitivement avec son lieu de vie habituel (Dehoorme, 2006), même si une « circulation migratoire » peut être observée entre le lieu d'origine et le lieu d'accueil du migrant (Domenach et Picouet, 1987, p.469-484).

Le voyage et ses difficultés : le processus de découverte de la peur et de l'incertitude

Il est environ 6h du matin quand je prends place dans l'avion. Cela me paraît bizarre car c'est la première fois que je me trouve à bord d'un avion de si grande taille, appartenant à la compagnie Royal Air Maroc. Je regarde les passagers qui affluent en masse, prenant d'assaut

les sièges qui leur sont destinés. Aurais-je peur ? Mes mains sont moites, mon cœur bat follement. Je ressens des fourmillements partout dans le corps et les jambes, je me crispe, mes doigts deviennent durs : impossible de les bouger. En même temps, je me surveille, attentif à maîtriser cette vibration qui me parcourt le corps. Puis, intérieurement, je formule une courte prière : « Seigneur, ne m'abandonne jamais, veille sur moi et que la plus petite mesure de ton empire ne me quitte pas. » Il faut dire que je n'ai jamais été socialisé auparavant à cette « culture de la peur » (Glassner, 2000).

Le processus de la pratique du voyage peut être accompagné par la découverte de la peur comme j'ai eu à l'expérimenter, celle-ci pouvant résulter d'une psychose alimentée par les médias à propos d'événements qui se sont passés. Le voyageur est un individu qui transporte ses émotions. L'état émotionnel dans lequel je me trouve et qui a engendré la peur m'amène à adopter une action préventive par la prière afin de m'adapter à la nouvelle situation (Jodelet, 2011).

Si le voyage transporte les désirs, il transporte aussi ses peurs et pendant le voyage, cet « état social dysphorique » (Jodelet, 2011, p. 239) se renouvelle régulièrement. C'est énervant, angoissant, mais j'arrive quand même à maîtriser ma souffrance. Je m'impatiente alors que ma nervosité grandit. Les événements du 11 septembre 2001⁵ y sont sans doute pour quelque chose, d'autant que j'ai entendu parler d'un pilote qui s'est suicidé avec l'avion et tous ses passagers⁶.

Plus de peur que de mal, finalement le voyage se déroule bien. J'arrive à l'aéroport international de Paris Orly, en Ile-de-France, avec deux valises à la main et un sac à dos. Je me retrouve soudain dans une ville qui m'est totalement inconnue, un lieu dans lequel le sentiment d'être étranger me traverse pour la première fois l'esprit. Je suis loin de mon espace de vie habituel. À cet instant précis, je remplis les critères de la définition du voyageur, c'est à dire un individu qui se déplace entre deux et plusieurs lieux (Nations-Unies, 1993). Voyageur qui est aussi un aventurier qui ne se contente pas de voir et de rapporter des expériences motivées par un besoin de rompre avec le quotidien, mais peut aussi être motivé par des

⁵ Ce sont quatre attentats suicide perpétrés le même jour aux Etats-Unis, en moins de deux heures, entre 8h14 et 10h03 par des membres du réseau djihadiste Al-Qaida, visant des bâtiments symboliques du nord du pays (dont le world Trade Center déjà attaqué en 1993) et faisant 2 977 morts.

⁶ Andrew Joseph Stack III a délibérément crashé son monomoteur Piper Dakota dans le bâtiment I du complexe de bureaux Echelon à Austin (Texas).

raisons politiques, sociales ou économiques (Arseneault, 2008). L'expérience du voyage renvoie ainsi à des « moments décisifs » qui invitent à changer d'espace et donc de temporalité (Bidart, Degenne, Grossetti, 2011).

Ce processus de mobilité vers un autre espace va ainsi créer une forme d'incertitude mais aussi de dépendance provoquée par l'expérience nouvelle (Jodelet, 2011). En effet, j'attends désespérément dans le hall de l'aéroport un oncle perdu de vue depuis plus de deux décennies. J'essaie de me remémorer son visage, en essayant de me souvenir d'une situation ou d'un moment partagé ensemble, mais en vain. Je dois dire que lorsqu'il était revenu au Sénégal, j'étais encore un petit garçon. Je regarde défiler ainsi les hommes et les femmes de gauche à droite en ayant vraiment l'air d'un « Come one Town » ou « wacc bess⁷ ». Cette situation de doute qui résulte de la nouveauté s'apparente à ce que dit Georges Balandier, à savoir que « *la modernité, c'est le mouvement, plus l'incertitude* » (Balandier, 1985, p.14). Formulé autrement, il y a eu une prise de risque dans ce désir volontaire de la quête d'un « ailleurs », une forme de conquête de la mobilité.

Quand un moment d'égarement favorise une visite circonstancielle

L'expérience du voyageur peut se concevoir en termes de trajectoire au cours de laquelle on peut ressentir des moments de peur, d'incertitude, mais elle peut aussi renvoyer à une expérience où on se promène et se perd. Mon expérience dans la ville de Paris en témoigne. En effet, après les retrouvailles chaleureuses avec mon oncle et sa famille, il nous faut filer rapidement en voiture pour remonter vers Lille, lieu de résidence de la famille. Avant de rejoindre le Nord-Pas-de-Calais, mon oncle décide de profiter de l'occasion pour passer à Paris rencontrer quelques amis. Nous nous perdons dans les beaux quartiers de Paris. A cet instant on pourrait me qualifier de visiteur, c'est à dire d'individu qui change d'environnement, qui se rend dans un lieu, dans une perspective de voir, par exemple, des institutions culturelles – patrimoniales, muséales (Patin, 1997 cité par Cousin, 2006, p.4) sans effectuer une activité rémunérée dans le lieu actuel ou il se trouve (OMT, 2008). Cependant, « *un visiteur est qualifié de touriste s'il passe une nuit sur place* » (OMT, 2015). Il faut dire que le touriste ne s'oppose pas au voyageur, ils peuvent constituer un même être dans la

⁷ Expression utilisée au Sénégal pour désigner un villageois qui arrive en ville.

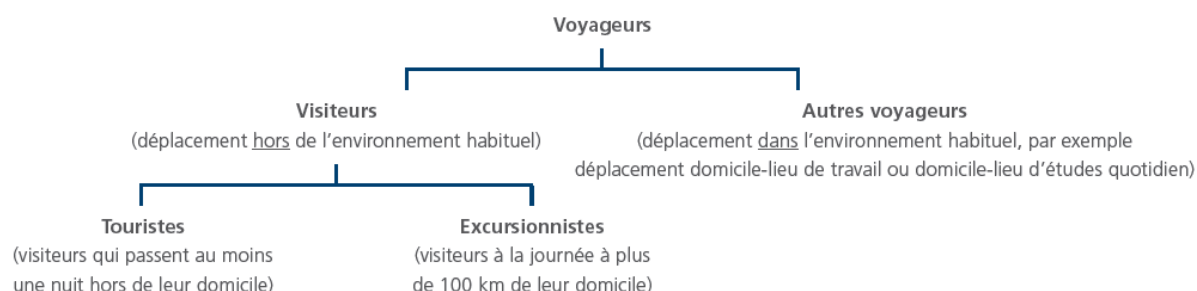
mesure où ils sont constamment à la recherche d'un ailleurs et d'expériences nouvelles (Arseneault, 2008 p.197).

Cette situation d'égarement favorise donc une sorte de visite spontanée et informelle de la ville, c'est-à-dire une forme de découverte que je n'ai pas prévue ni organisée au départ. Nous sommes au cœur de l'automne. J'observe l'étrangeté des lieux, je constate la supériorité technique de l'occident en ce qui concerne le bâti, la technologie, l'évolution industrielle etc. Il me faut aussi cultiver le réflexe de réfléchir et de parler quotidiennement en français ce qui me semble étrange. Force est de constater que le changement d'environnement peut aussi impliquer l'emploi d'une nouvelle langue.

Cependant, si l'« exotisme » suppose d'avoir une représentation particulière sur des objets ou des lieux lointains (Taszak, 2007), cette traversée qui me place dans un contexte dépayçant peut être perçue comme exploration d'un cadre exotique. De ce point de vue, l'exotisme n'a pas seulement le sens que lui donnent les occidentaux s'agissant des pays qualifiés de lointains comme c'est souvent le cas des imaginaires que l'on expose sur l'Afrique. Il peut aussi prendre le sens inverse même si ce dernier est peu connu et peu abordé (Gauthier, 2008) dans la mesure où il ne s'agit que d'un imaginaire à propos d'un lieu ou des objets (Taszak, 2007).

Enfin, en partant ainsi de mon expérience personnelle, cette « autoanalyse » est une manière de cerner la problématique du voyage, de la visite et du tourisme, qui sont des activités liées mais différentes les unes des autres. Il s'agit là de domaines qui restent encore largement à explorer. C'est pourquoi dans cette thèse qui porte sur le tourisme des sénégalais à l'intérieur de leur pays nous aurons à revenir sur ces différentes activités, dans le contexte sénégalais. C'est pourquoi la figure ci-dessous, qui reprend une définition de ce qu'est un touriste de façon détaillée, en considérant les activités qui découlent de l'activité du voyageur, contient une série de définitions successives que j'ai essayé de formuler en considérant le processus d'émergence de la pratique du tourisme.

Figure 1 : Définition d'un touriste



2017, Direction Générale des Entreprises de la France

Quand un échange sur les vacances se traduit en objet d'étude

Sur le chemin pour aller à Lille, nous nous dirigeons dans Paris à la recherche d'un restaurant, afin de marquer une pause. Le choix est innombrable. Enfin attablés, nous nous découvrons des points communs. Pour détendre l'atmosphère, nous engageons une conversation sur les bienfaits et les difficultés du voyage. Puis, dans la même veine, nous orientons notre échange sur les vacances et les loisirs qui sont un sujet d'actualité en cette période de retour des vacances. Le couple me raconte alors les « *vacances reposantes d'été qu'ils ont passées à la montagne, dans un endroit calme et de solitude* ». Ils évoquent leurs souvenirs de vacances : « *quelques fêtes, et quelques balades pour découvrir les petits coins sympas, pas trop loin du camping. Et surtout le changement de rythme de vie* ». Les vacances apparaissent ainsi comme un temps de repos, un temps des fêtes hors du domicile mais également comme une rupture du quotidien qui s'oppose au « chez-soi » (Périer, 2000, p17-26).

Les vacances sont ainsi comme une sorte d'exutoire qui permet de développer des « *activités qu'un individu peut effectuer durant son temps libre* » (Réau, 2011, p.8). Elles marquent la cessation des activités ordinaires, en particulier le travail. Mais cette période est vécue différemment en fonction des jours de congés autorisés. Ici la notion de vacances est

construite comme une rupture temporaire et spatiale du quotidien habituel. Selon Morin (1965, cité par Laure Célérier, 2011), « *c'est la vacance des valeurs qui fait la valeur des vacances* » (Morin, 1965), ce qui peut signifier que la période des vacances se distingue du quotidien, du temps de la contrainte. Mais le temps des congés n'implique pas forcément un déplacement hors du cadre de vie habituel comme le laisse à penser l'injonction contemporaine des vacances qui ne colle pas à tous. On peut passer des « *vacances familiales sans départ* » (Périer, 1997, p.65-78) en fonction des déterminants socio-économiques. C'est le tourisme qui implique un déplacement temporaire hors de son lieu de vie habituel pour un ou des lieux situés en dehors de son environnement quotidien (Knafou, et alii, 1997). Le tourisme se fonde sur une rupture du quotidien notamment par un changement de lieu.

Pour ma part, n'ayant jamais eu la possibilité de partir en vacances et de faire du tourisme quand j'étais au Sénégal, non pour des raisons financières mais parce que la question ne se posait pas entre Sénégalais ou du moins dans mon milieu, je préfère ne rien dire, et ne pas changer mon « *habitus* » c'est-à-dire les manières d'agir acquises dans mon milieu d'origine (Bourdieu, 1980). Cela permet d'emblée de souligner que la pratique vacancière n'apparaît pas ainsi comme une activité « *naturelle* ». *C'est une activité socialement construite*, qui renvoie à un ensemble de pratiques culturelles qui ont une « *histoire* », et qui recouvre des dimensions à la fois politiques (institutionnelles), économiques, sociales etc. Or, quelle est la part d'*extraversion* (Bayart, 1999) dans ces formes sociales des vacances ? Voire d'*introversion* ? L'appétence à la pratique vacancière n'est-elle qu'une des modalités mimétiques de l'« *occidentalisation* » du monde ?

Plus que de simples souvenirs, cette discussion avec mon oncle et sa femme a ainsi seulement effleuré mes sens. A la manière d'un léger souffle, elle déclenche en moi une cacophonie de pensées enchevêtrées, qui se transforme brutalement en plusieurs questions simultanées et incompréhensibles qui m'envahissent l'esprit. D'abord, je me demande ce que font les Sénégalais en période de vacances et de congés ? Cette question est sans doute à l'origine de cette thèse de doctorat deux ans plus tard. Elle a permis de me pencher sur cet angle mort de la pratique du tourisme des africains en Afrique, en particulier des Sénégalais dans leur pays, envisagée sous l'angle de la mondialisation.

La problématique semble plutôt novatrice, car elle fait l'objet de peu d'études. C'est la raison pour laquelle j'ai une pensée toute particulière pour Georges Balandier, sociologue et spécialiste de l'Afrique, qui a toujours eu un regard aigu et novateur sur les sociétés africaines

en réinterrogeant ces dernières sous un jour nouveau, les considérant comme des nations modernes avec des règlements sociaux, un cadre législatif, des lois (Balandier, 1957) etc., et donc possiblement des congés et du tourisme.

En m'appuyant sur Georges Balandier, je veux porter un regard nouveau, fondamentalement décentré, sur l'Afrique contemporaine, en particulier le Sénégal, en tant que nation moderne, avec un cadre législatif, un salariat rémunéré, des lois du travail etc. C'est en ce sens que j'ai opté pour une approche qualitative en procédant à une collecte de données à partir de la conduite d'entretiens et d'observations. J'ai choisi de mener mes investigations auprès des salariés sénégalais parce que ceux-ci sont désormais rentrés dans une société salariale leur donnant l'avantage de disposer de congés. Dans la partie suivante, il s'agira de poser les fondements de ma démarche méthodologique.

